

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Michel LAFON

La messe sans murs (Liminaire)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1973, tome 69, p. 3-5

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Liminaire :

La messe sans murs

La question est souvent posée : est-ce opportun de célébrer la messe sans l'assistance d'au moins quelques personnes ? La réponse du Père Michel Lafon, qui vit en ermite à El Kbab (Maroc), sans être rédigée avec un vocabulaire technique, nous paraît très éclairante. Nous la livrons à nos lecteurs.

La Rédaction

Puisque je vis au milieu d'une population totalement musulmane, pourquoi célébrer la messe tout seul ? Personne d'autre ne peut y venir...

Vous êtes convaincus, j'espère, que la messe n'est pas un « exercice de dévotion personnelle » : c'est pourquoi vous vous posez la question. On ne célèbre pas la messe uniquement pour le bien de ceux qui y participent ; cela est vrai également, et, entre parenthèses, les messes de groupe n'échappent pas toujours à cette tentation d'une liturgie intéressée et quelque peu égocentrique. On ne célèbre pas **pour** une communauté mais **avec** une communauté.

Je célèbre la messe seul parce que ce n'est pas ma messe : **c'est la Messe d'El Kbab**. L'Eucharistie n'est pas une réalité abstraite, désincarnée, elle est au contraire terriblement incarnée, se nourrissant de la sève de la vie. Le pain fabriqué par les hommes, indispensable à la célébration, est déjà un signe de cette nécessaire incarnation.

Le matériau avec lequel on fait l'Eucharistie dépend du matériau dont est constituée notre vie. Si le sacrifice du Seigneur est unique, il y a une infinie variété de messes suivant les lieux et les époques. Chaque messe a son visage et on demande au Père que derrière ce visage particulier, plus ou moins transparent, il « daigne y reconnaître le sacrifice de son Fils ». Jésus n'était-il pas surnommé « le Nazaréen » ? Et, certes, il était bien de Nazareth et de la tribu de David. Et la messe que je célèbre est bien celle d'El Kbab et non pas celle de Lens ou de Poitiers.

Je pourrais dire aussi que l'Eucharistie est absolument nécessaire pour moi, à cause du milieu où je me trouve. Plus la situation est missionnaire, plus elle entraîne pour nous d'exigence contemplative. Plus un milieu est non chrétien, plus le disciple de Jésus qui y vit a besoin de l'Eucharistie. Qu'on me comprenne : il ne s'agit pas d'une gourmandise spirituelle compensatrice à son isolement. Le chrétien a besoin de l'Eucharistie pour savoir ce qu'il doit être et ce qu'il doit faire. Non seulement le savoir, mais s'imprégner — surtout quand la messe trouve son prolongement dans l'adoration eucharistique — d'un idéal que représente et que donne l'Eucharistie. De la manière d'être du Seigneur Jésus dans l'Eucharistie doit découler comme de sa source notre comportement vis-à-vis de nos frères, et le comportement de l'Eglise d'ailleurs.

Laissons cela, que je puis seulement évoquer, pour revenir à la messe quotidienne. De quelle manière est-elle celle d'El Kbab ?

D'abord à cause des liens humains. Si on est prêtre, c'est que Dieu nous consacre — cela se réalise avant tout dans le baptême. Mais on est prêtre aussi parce qu'on est « pris d'entre les hommes ». Il faut concevoir cela de façon très réaliste : prêtre dans un peuple donné, à une époque précise, conditionné par une culture, s'exprimant dans une langue. Exactement comme dans l'aventure de l'Incarnation. Dieu n'est pas devenu n'importe quel homme éthéré et passe-partout, mais il se présenta à ses contemporains comme le charpentier de Nazareth.

Pour pouvoir dire **nous** quand je célèbre, il faut le plus possible que je sois l'un d'entre eux, que d'innombrables liens d'amitié noués au long des jours me consacrent comme porte-parole. L'amitié d'un homme pour un prêtre ne comporte-t-elle pas souvent une délégation implicite à l'intercession ? Alors, vous voyez à qui je pense chaque fois que la liturgie me fait dire « nous ».

La messe d'El Kbab entre dans la création d'une géographie spirituelle qui se superpose invisible à celle des réalités humaines.

Vouloir faire de l'Eucharistie une authentique action de grâces, cela ne s'improvise pas. Il faut avoir vécu, dans les rencontres quotidiennes, le drame du salut, pour avoir matière à rendre grâces, plutôt que de s'exciter sur des textes évoquant une réalité abstraite. Il ne s'agit pas de salut en général mais de gens qui sont en train d'être sauvés sous mes yeux. Il ne s'agit pas d'un royaume futur, mais d'un royaume « parmi nous ». Quand Jésus s'émerveille et rend grâces c'est à cause de la foi du centurion ou de la Chananéenne, c'est parce qu'il a découvert tout ce que les petits connaissaient de vérités essentielles cachées aux sages et aux puissants. Tout dépend du regard que nous portons sur ceux qui nous entourent, un regard qui dépasse les étiquettes et les cloisonnements (même religieux) pour voir le royaume au secret des

cœurs. Cela suppose la possession d'une double clé : par l'amitié s'ouvre la communion profonde avec l'autre et par la foi se dévoile la véritable compréhension des faits et des gestes.

Alors tous les émerveillements vont déboucher dans l'Eucharistie. Et ma mémoire et mon cœur, débordant de découvertes, feront jaillir des tas de préfaces et de collectes spontanées et colorées.

A la fin de la messe, dans la communion eucharistique, je m'unis de façon extrême à la personne du Seigneur Jésus. Mais ne porte-t-il pas toute l'humanité en lui ? Tous ceux que je viens de rencontrer, amis ou ennemis, ne sont-ils pas « en lui », déjà sauvés, déjà triomphants au moins en puissance (cf. Eph. II : 4-6) ? Ne sont-ils pas de notre Père ? Ainsi se réalise dans la foi le moment le plus intense de ma communion avec tous ceux qui m'entourent. Nous nous trouvons tous **un** dans le Christ, reliés à lui à des degrés divers. Déjà, aux yeux de l'espérance, se dessine la plénitude de communion finale où le Seigneur sera tout en tous et où nous serons une humanité nouvelle effectivement unifiée. Déjà le ciel est en marche, ébauché dans ma chapelle pour nous tous. Plus de frontières non plus, entre nous et ceux qui nous ont quittés.

Cette vision ne va pas sans conséquences : comment vivre dans la charité quotidienne la réalité entrevue ? Souvent on retombe de haut. Mais d'avoir touché du doigt le futur, dans la communion eucharistique, doit transformer mon regard sur les hommes et les événements.

Ma valeur de délégué à l'intercession dépend de mes relations d'amitié ; l'intensité de mon action de grâces de la qualité de mon regard dans la vie de tous les jours. Enfin, dans la communion eucharistique, le futur est déjà commencé. Ainsi, avec les réalités de la vie quotidienne, je confectionne l'Eucharistie.

Ma chapelle est sans murs : de toutes parts la vie y afflue pour y être assumée, offerte, célébrée. L'Eucharistie atteint un **nous** aussi large que mon cœur.

Texte tiré d'Axes, mars-avril 1972

Michel Lafon